

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 18 Mars 2023

Table des matières

<i>AVANT PROPOS DE LA TRANSPARENCE</i>	<i>2</i>
<i>REPRISE ET TRANSITION DE L'EPIGENESE ONTO-PHYLOGENETIQUE DE LA PENSEE SAUVAGE</i>	<i>22</i>
<i>DE LA NÉCESSITÉ ET DE L'EFFICACITÉ DE LA PENSÉE SAUVAGE SOUS LA PENSÉE RÉFLEXIVE PRODUCTIVE.....</i>	<i>28</i>

AVANT-PROPOS DE LA TRANSPARENCE

Il faut dire que cette péripétie sociale a eu, après coup, un effet assez particulier. Comme quoi une péripétie peut cacher un évènement psychique déjà là, mais qui tarde à se manifester et à s'Acter. Cela s'est révélé par un propos de Gérard Guillerault. Il avait interpellé un des membres du conseil d'administration d'Espace. Deux choses lui ont été rétorquées. D'une part que, de ma bafouille, il n'avait été retenu que ce que je disais de l'aménagement du local en « pauvre » tentative de rentrer dans la modernité numérique de la communication virtuelle. Ce qui est loin d'être anecdotique puisqu'y sacrifier signe, en quelque sorte, la fin de la psychanalyse. D'autre part il lui a été fait remarquer « qu'on ne me connaissait pas ». Ce qui est objectivement vrai. Malgré tout ce à quoi j'ai participé, les articles que j'ai commis, les livres que j'ai publiés. Je ne pense pas qu'il y ait malveillance de leur part ou même mépris. Mais l'énoncé d'une réalité. Pour ceux qui pourraient être considérés comme à tout le moins de collègues, je suis littéralement « personne » (au sens e l'odyssée où Ulysse pour le cyclope aveugle est « personne »). Ce qui socialement est tout à fait normal : je n'ai aucune notoriété puisque je n'ai jamais tenté d'en avoir. Mais cela reste interpellant quand il s'agit de ceux qui peuvent être considérés comme mes pairs. Et ces « personnes » étaient sans doute tout à fait sincères. Ce qui est d'autant plus interpellant. On peut concevoir que l'on ne me connaisse pas en « personne », mais quand il s'agit de publications qu'elles n'aient eu aucun écho est assez insolite. Comme si elles « n'imprimaient » pas. Pourquoi la somme assez considérable d'écrits produits reste-t-elle à ce point hors champ ? On peut formuler quelques hypothèses psychosociales :

- Certains qui me connaissent disent que s'il en est ainsi ce serait parce que j'ai une personnalité, dit-on, « clivante ». Il est possible effectivement que je puisse, dans ce que j'écris et dis, apparaitre comme intransigeant et peu adepte du compromis. À première vue cela semble pouvoir se soutenir. Certains pourraient même considérer mon attitude sociale comme arrogante et cassante. Pourquoi pas. On peut confondre le péremptoire et l'arrogance (suffisante). Mais une attitude clivante provoque, par définition, deux réactions antagonistes. Il y a ceux qui adhèrent et soutiennent et ceux qui sont opposés

et le font savoir. Dans le meilleur des cas, cela entraîne même des disputations voir des polémiques plus ou moins violentes. Rien de tel ne s'est produit quand j'ai pris la parole, écrit des articles, publié des livres. Aucune réaction. Jamais. Pas tout à fait : parfois des mouvements d'humeur ou de colère. Comme si ce dont je parlais n'était pas dans le champ de la psychanalyse. On y répondait que par l'ignorance (à entendre polysémiotiquement) ... Le scotome.

- On peut, à l'inverse, me reprocher de n'avoir pas fait ce qu'il faut pour promouvoir ma pensée. Que j'aurais manqué de volonté à faire « savoir » justement. Ou pire que j'aurais manqué de courage à soutenir mes convictions théoriques dans le collectif par peur d'on ne sait quelle réprobation des tenants de l'orthodoxie floue psychanalytique actuelle. Encore que, pour ce qui est de l'orthodoxie, on peut s'interroger. À dire vrai il n'y en a pas. Il n'y a que des croyances partagées. Il est vrai que tout un temps où j'élaborais ce qui apparaît maintenant comme un modèle finit, je me suis comporté en « marrane ». On m'a même reproché, et on me le reproche encore, de n'avoir pas rompu totalement avec le vocabulaire « conceptuel » de Freud et de Lacan. De ne pas avoir proposé une autre terminologie propre à la psychanalyse et à la clinique structurale. Je m'en suis expliqué et vais réitérer aujourd'hui. Pour faire bref, ce ne sont pas les « signifiants » (les mythèmes) de Freud et Lacan qui sont erronés, ce sont leurs définitions théoriques. Ce n'est pas de l'ordre du compromis. Encore moins de la compromission. C'est s'inscrire dans la continuité de la pensée psychanalytique (jusqu'à présent élaborée sous l'égide de la pensée sauvage) tout en faisant rupture avec elle dans sa modélisation. Ceux qui m'ont un peu fréquenté et ceux qui ont travaillé avec moi, je ne parle même pas de ceux qui me connaissent, savent que cette hypothèse de crainte du bannissement est peu vraisemblable. Tout au long de ma carrière et en tout lieu, j'ai toujours fait savoir ce que je pensais, et comment je le pensais, quels que soient mes interlocuteurs : ministres, capitaines d'industrie, chefs d'entreprises et psychanalystes, entre autres. Il serait peu vraisemblable que je craigne et soit pris de peur devant la réaction de mes pairs. Si tel était le cas, je n'aurais pas pris le risque de publier mon premier livre, ni récidivé avec le second. Peut-on vraiment parler d'un désir de rester dans l'ombre pour se plaindre en secret d'être un incompris parce que personne ne prend alors en considération ce que je pense ? Cela me paraît encore moins crédible que la première hypothèse.

- Enfin on pourrait aussi alléguer que ma manière de soutenir ma pensée dans le collectif fait que l'on ne peut m'entendre parce que je manque singulièrement de charisme et de fibre prosélyte. Il est vrai qu'en ce qui concerne le charisme il m'arrive de dire que je n'en ai pas plus qu'une huître... Le charisme et le prosélytisme nourrissent l'ambition sociale et cela m'est tout à fait étranger. En d'autres termes je n'aurais aucune motivation, ni aucune compétence, ni aucun talent pour faire savoir ce qu'il en est de ce que j'ai pensé élaborer et modéliser. Je n'aurais aucune des qualités psychologiques requises pour communiquer, intéressé, et convaincre. Aucun « savoir-faire-savoir ». Je dois avouer que tout ceci n'est pas faux. J'en suis sans doute incapable. Ma constitution psychique semble non seulement s'en désintéresser, mais surtout s'y opposer. Le prosélytisme m'est tout à fait impossible. Mais je doute que cette incapacité « psychosociale » suffise à expliquer que ce que j'ai produit par écrit n'ait aucun écho. On peut me trouver transparent et insipide et par ailleurs s'intéresser à ce qui a été pensé et écrit. Ce n'est pas le cas. L'auteur peut très bien s'effacer sans que pour autant l'œuvre soit ignorée. Cet anti-prosélytisme, déclaré et fondé sur ma position psychique dans le monde, va même jusqu'à enjoindre à ceux qui resteront parmi les tenants de la psychanalyse structurale de ne pas l'inscrire dans une prétendue « postérité ». Je le répète, si la psychanalyse structurale est véritablement une science humaine, peu importe qui l'a modélisée. Elle se suffit à elle-même. Par ailleurs, ma conviction est que s'il doit rester quelque chose de la psychanalyse structurale et de sa clinique, ce ne peut être que dans le cadre d'une anthropologie générale appliquée qui aurait structuré une Institution de Santé Ambulatoire, par exemple. Il lui faut un contexte culturel qui lui soit cohérent et porteur. C'est-à-dire une culture qui s'organise autour de la promotion de la fonction subjective dans le monde. Elle ne peut perdurer seule dans un milieu social qui lui serait culturellement antagoniste. Dans cette occurrence, au mieux eu égard à cet antagonisme, elle ne pourrait survivre que sur le mode mythologique. Cette conviction est fondée sur le postulat (ou le fait) que la psychanalyse, qu'elle soit en « intension » ou en « extension », est une pratique sociale. Elle ne peut être étrangère ou dissociée du contexte culturel dans lequel elle opère.

Pour y revenir, c'est sans doute mon incapacité à m'inscrire dans un colloque social ordinaire qui a animé Gérard Guillerault. Il a tenté de pallier cette inaptitude à faire entendre ce qui avait été pensé, structurellement, de la psychanalyse. Il a organisé cette journée d'étude avec des biologistes, puis une intervention au sein d'une réunion qui promeut la dasein analyse. Enfin grâce à sa connivence avec Pierre Marie, il a permis que mon séminaire soit inscrit, un temps maintenant révolu, comme « enseignement » à Espace. Aujourd'hui encore, il n'a pas abandonné l'idée de me faire dialoguer avec Toboul au prétexte que son travail sur « la langue » aurait quelque

chose à voir avec ma conception de la subjectivité¹. Dans toutes ces initiatives, il se positionne quasi explicitement comme une sorte de « **témoin de moralité** » à mon égard (je lui suis reconnaissant) vis-à-vis de nos pairs. Car il jouit lui, auprès de ces pairs, d'une réelle estime pour sa contribution à la psychanalyse actuelle. Sa démarche n'est pas seulement amicale. Elle dénote un véritable intérêt pour la psychanalyse structurale. Force est de constater que ses différentes initiatives n'ont déclenché qu'une indifférence, au mieux, polie, devant les incongruités de mes propos. Et aujourd'hui un rejet. Par ailleurs, Gérard s'accroche à l'idée qu'il y aurait encore quelque chose à « creuser » ou à « approfondir » ou à « démontrer » pour que ce modèle structural soit enfin présentable et audible. Qu'il faudrait en, quelque sorte, en consolider la pertinence en appelant à la rescousse de sa validité des figures, éminentes et reconnues, intellectuelles ou scientifiques. Trouver des garants académiques. Cela me paraît assez illusoire. De fait, je considère que le modèle que je propose, avec la publication de mes deux premiers opus, a été établi de manière assez consistante et robuste. Il me paraît déjà complet et tout à fait référencé. Et si je bavasse encore ce n'est pas pour étayer quoique ce soit, mais plutôt pour transmettre. Enfin il semble qu'il ait, de plus, la conviction que la modélisation, quand elle est originale et novatrice, ne peut être que le fruit d'un travail collectif. De fait, il n'en est rien. Une novation dans un système de connaissance est toujours le fruit d'un seul. L'histoire des connaissances et des sciences nous en permet le constat. Ce qui est aussi remarquable, c'est qu'une novation quand elle apparaît est la conséquence d'une assimilation de connaissances antérieures, connaissances qui aboutissent alors à une aporie ou un manque. Deux ou plusieurs personnes peuvent au même moment, et dans des lieux différents, faire émerger la même innovation dans un système de connaissances. Wallace et Darwin quand il s'agit de l'émergence de la théorie de l'évolution des espèces par exemple. Quant à savoir et à théoriser pourquoi cette invention, obligée sans doute par l'évolution et les transformations cumulées dans une culture, tombe sur tel ou tel individu, c'est aujourd'hui indécidable. En appeler à la complexité des interactions stochastiques dit sans doute ce qui le détermine... mais n'explique rien. Reste aussi le mystère de comprendre pourquoi certaines inventions « prennent » dans certaines cultures données ou sont éliminées dans d'autres ; on peut en appeler au concept d'utilité concurrentielle qui permet à l'individu, et au-delà de lui à la société de perdurer. Peut-être que la psychanalyse structurale n'a aucune utilité adaptative (et ne peut perdurer dans notre réalité sociale) pour la communauté psychanalytique actuelle. Serait-elle ce qui permettrait à la psychanalyse de perdurer

¹ Il est vrai qu'il part des mêmes présupposés anthropologiques et linguistiques que moi et d'une lecture de ce que Lacan tente du côté du Sujet.

dans la réalité sociale technico-scientifique de notre temps ? Dans la première occurrence, tout se passe comme si le destin de la communauté psychanalytique serait appelé à disparaître. Après nous le déluge. Attitude pour le moins mortifère. Il faut s'y résoudre. Sans doute Gérard, finalement, ne se résout pas à voir la psychanalyse disparaître. Peut-être a-t-il confusément l'intuition que, pour qu'elle perdure, il serait peut-être utile d'entendre ce que la psychanalyse structurale apporte (pas Lebailly !) ? C'est comme cela que l'on peut comprendre l'intérêt qu'il porte à ce frayage. Mais lui dirait peut-être qu'il ne s'agit que d'un intérêt intellectuel. Ce que je ne crois pas. Il n'en est pas de même pour Thiberge. Lui s'est intéressé à ce frayage dans la mesure où cela pouvait être agrégé (et phagocyté) à ses convictions idéologiques éthico-moralo-psychosociale, comme je l'ai évoqué dans le dernier séminaire. Ce que j'avais pu servir son militantisme social. Respectable, mais en opposition totale avec l'esprit de la psychanalyse structurale et l'humanisme qui en découle. Il s'est emparé des présupposés de la psychanalyse structurale comme si c'était les siens (à lui seul) pour consolider la légitimité théorique de ses convictions ... Je pense que c'était bien inutile et qu'ils ne servent pas la cause de son humanisme classique.

Je viens de rappeler qu'avec mes deux premiers opus le modèle de la psychanalyse structurale était fini. Et que si je bavasse encore ce n'est que pour redire en d'autres termes, toujours transmettre les mêmes choses, mais de multiples façons. Pas tout à fait pourtant parce que mon séminaire actuel, quoi qu'il s'intitule *L'Acte psychanalytique*, a pour ambition « anthropologique » de fonder un humanisme sur l'universalité subjective dont attestent, outre le psychanalyste, l'artiste et le mystique. Il n'y a d'universel chez Homo sapiens que d'instance subjective et de registre subjectif. Ce qui peut sembler un paradoxe. En prendre acte invite à la possibilité d'un véritable humanisme. Ce n'est pas sur le « semblable » (moïque) que l'on peut fonder un humanisme réel. Le « semblable » dit bien, en son signifiant, deux choses incompatibles qui découlent l'une de l'autre. Le « semblable » est « du semblant » qui s'avère une formation réactionnelle contre le fait qu'il n'y a, du point de vue de la personne, que du différent plus ou moins incompatible les uns avec les autres et que la culture, comme organisation symbolique, tente de faire aller ensemble. C'est dire qu'en appeler au semblable, c'est appelé à la rescousse des naïvetés du genre « *et si tous les gars du monde se donnaient la main (ce qui exclut déjà les filles !)* ». Il n'y a d'universel que cette manière humanisant d'être au monde comme sujet qui lui n'a ni autre ni semblable. J'ai bien conscience que ce que je poursuis opiniâtement dans ce séminaire tient pour tous de l'utopie et que cela n'arrangera ni les affaires de la

psychanalyse structurale ni celle de l'anthropologie structurale. C'est pourquoi il m'arrive de me dire qu'il faut arrêter. Et à chaque fois Marie-Laure me relance. C'est la seule qui en a le pouvoir. Allez savoir pourquoi ? En fait je sais exactement pourquoi. Marie-Laure a intuitivement compris que le destin de la psychanalyse structurale se jouait dans la réussite de la MSP et de la CPTS. « Niche écologique » dans laquelle la psychanalyse structurale peut opérer. Elle a mis une énergie sans limites (avec Céline Gonçalves) pour mettre en œuvre ces deux projets. Il n'est donc absolument pas question de désert. Quelle que soit mon envie de cesser de bavasser. Et mon détachement de plus en plus marqué, mais de fait très ancien. Déjà en 2008 j'écrivais :

« Ce désenchantement conjoint de la réalité sociale et de la réalité psychique ne laisse guère plus d'autres issues que de se remettre à la tâche : mettre en œuvre ce qui a été pensé... psychanalyser encore et toujours. Quoiqu'on sache que mener à bonne fin, de cet Acte, il ne reste rien. »

J'ajoutais :

« Quant à modéliser une clinique nouvelle, cela paraît illusoire. Et sans doute trop tard... »

Et pourtant je l'ai fait et je persévère... la faute à qui ? je vous le demande !

Pour revenir à cette attitude d'ignorance complète de ce que j'ai produit et modélisé, les raisons que je viens de rappeler ne peuvent absolument pas constituer une explication objective. Que ce soient des circonstances aggravantes, on peut le penser, que ce soient des causes réelles, c'est tout à fait exclu. Il me revient une formule qu'employait Alain de Pouzilhac (président à l'époque d'Euro RSCG pour lequel j'ai toujours une affection coupable) quand je lui racontais ma conception ethnographique du design et de l'architecture intérieure : *« tu as raison trop tôt, donc tu as tort »*. C'était pas mal vu, quoique pourtant inexact. Ce n'est pas que j'ai *« raison trop tôt »*. Ce qui laisse supposer que cela sera *« vérité »* plus tard. Et que s'il se pouvait que j'aie raison, ce sera plus tard et ailleurs. Encore qu'il ne s'agisse pas, quand il s'agit de psychanalyse structurale, d'avoir *« raison »* contre quoi que ce soit, mais bien d'approcher cette réalité psychique ou cette réalité sociale (quand il s'agit d'anthropologie) qui sont les nôtres, à nous Homo sapiens, de manière *« réelle »* d'où

tout effet imaginaire serait exclu. L'approche scientifique est antagoniste avec l'approche mythologique, quoiqu'elles puissent avoir le « même objet ». Dans l'approche scientifique on n'interprète pas les effets des réalités qui font ce que nous sommes, on en « modélise » les éléments structuraux sous-jacents que ces effets recèlent. Il y a en quelque sorte une désobjectivisation de l'objet de la recherche si l'on prend en compte qu'il n'y a d'objet qu'imaginaire. Ne se focaliser que sur le réel recelé, lui, par le symbolique. C'est le génie de l'approche structurale des faits sociaux et humains d'avoir déconstruit cette approche « imaginaire interprétative » au profit d'une approche désobjectivée. L'anobjectalité de la recherche scientifique est perceptible dans l'esprit des mathématiques. Les mathématiques n'ont aucun objet autre que ceux « réels » qu'elles créent elles-mêmes : **les êtres mathématiques dont elles agencent les relations et la combinatoire en vue de solutions à des questions qu'elles se posent à elles-mêmes.** On peut penser, mais c'est analogique, que l'esprit des sciences structurales est proche de celui des mathématiques puisqu'elles ne visent aucun contenu, mais les relations et les interactions entre des entités et des éléments dont on néglige, par principe, le contenu, c'est-à-dire la signification. Comme les mathématiques, elles sont hors problématiques des significations. Hors sens pour le dire dans mes termes. Ce qui exige qu'elles s'inscrivent dans un nouvel humanisme. Quand je dis « s'inscrivent dans un nouvel humanisme », je ne suis pas honnête. Ce que je pense c'est qu'elles se fondent sur un nouvel humanisme dont il est nécessaire de dégager et de déterminer l'infrastructure psychique. À ce titre, ce qui est radical dans la psychanalyse structurale et dans l'ethnologie structurale, c'est qu'aussi bien l'approche de la réalité psychique que celle de la réalité sociale sont scientifiques et connaissables. C'est l'ultime destitution d'une idéalisation transcendante de la « nature humaine ». Mais pas de « l'humanité de l'homme » que l'anthropologie structurale générale permet de théoriser rationnellement. Certains parmi vous, peu nombreux il est vrai, on perçut cette radicalité du côté du « réel » de la connaissance comme « dire le réel » de la réalité humaine. Dire le réel (et comme l'Inconscient) de la réalité humaine, alors que l'on pensait que c'était indicible. Mais il se trouve que l'articuler à la dimension « symbolique » et « imaginaire » de cette même réalité humaine psychique, est impardonnable et vaut pire que l'exclusion : le bannissement. Bannissement qui fait que, dans la communauté des hommes, on n'est plus personne. **Car dire le réel, c'est lever tout mystère et, de ce fait, abolir à la fois la transcendance et l'immanence (ce qui est la même chose) qui sont censées donner sens à la vie humaine.** Et, partant, ruiner toute ontologie ou métaphysique philosophique ou religieuse. Accéder enfin à la métapsychologie. La philosophie est alors réduite à sa véritable fonction « morale » (comme la religion) d'amour de la

sagesse et des autres. Sans plus. Elle n'est plus explicative de rien concernant l'humanité de l'homme. Peut-être est-ce cette destitution ultime qui fait que ce que j'énonce soit hors champ et le restera sans doute ... ou perdurera dans un isolat si notre tentative d'Institution Hippocratique réussit peut-être encore quelque temps et qu'à partir d'elle il est possible de reproduire ailleurs son modèle. Pour conclure quand je me retourne sur le passé je constate que j'ai traversé cinquante ans du mouvement psychanalytique incognito (en étant « personne ») et que ce que j'ai produit est pour mes pairs, rien. C'est d'une certaine manière un exploit assez unique...

Ce qui suit, je l'avais autocensuré... car traverser le temps incognito n'est peut-être pas un exploit, mais une manière de normalité due à ce qui m'anime. Ni une fatalité ni une incongruité. Il se pourrait que cet effet de transparence, d'invisibilité, j'en sois tout de même la cause. Donc responsable. Mais pas du côté des raisons psychosociales alléguées précédemment. Ce que d'une certaine manière certains m'ont renvoyé ce serait qu'il y a dans mon être au monde, en particulier vis-à-vis de mes semblables, un être au monde que je ne puisse empêcher d'être interpellant. Ce n'est pas mon impression personnelle : je me trouve assez banal, genre assez gris. Pourtant, certains qui me fréquentent ou même me sont proches (ou très proches) ont des expressions assez imagées. On me trouve par exemple « hors norme ». Je ne pense pas qu'il s'agit pour ces personnes d'une idéalisation. Manière plutôt de dire qu'il est difficile de me classer dans des catégories psychologisantes habituelles. Inclassable peut-être ou bien plutôt non identifiable serait plus juste. Ce pourrait être une hypothèse explicative possible. Si on voulait dire de manière simpliste, il se pourrait que je ne me sois pas contenté de modéliser structurellement l'appareil psychique et son fonctionnement métapsychologique. Et en particulier grâce à cette modalisation de réussir à « identifier » objectivement, et non pas objectalement, l'instance subjective et la fonction subjective inconsciente. Comme si, au sortir de ma cure « personnelle », contraint de modéliser la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique, au fur et à mesure que s'effectuait cette modélisation, elle s'incarnait de manière réelle. Ce n'était pas seulement une recherche académique objectivement et intellectuellement partageable entre pairs. Il y avait conséquemment comme une radicalisation de mon être au monde contre laquelle je ne pouvais rien. Il faut dire qu'à ce moment ni moi ni le pauvre Pierre David ne savions ce qui allait arriver. Lui se doutait qu'il y avait quelque chose d'important : de fait je suis le seul de ces psychanalysant à tenir position de psychanalyste. Cette histoire d'instance subjective, qui n'a pas cessé de m'interroger, est apparue sous forme

négative sur le pas de la porte de son cabinet où je lui ai affirmé qu'à l'origine de toute névrose il y avait un noyau psychotique. À savoir une carence subjective. Mais ça je ne le savais pas encore.

De cette curieuse expérience d'incarnation, ou d'assimilation pour le dire autrement, tous les psychanalystes structuraux en font l'expérience au sortir de leur cure quoiqu'elle eût été « didactique ». C'est-à-dire qu'ils en connaissent - ou ils en savent seulement ? - sur ce qui les attend. C'est aussi vrai pour les artistes. Ce qui pour certains (la totalité ?) est vécu de manière pour le moins étrange, parfois scandaleuse, en tout cas très douloureuse. Se trouver tout à coup dans le hors sens du vivre parmi d'autres, partout et avec tout le monde, et pourtant dans le vivre intensément par intermittence, en particulier dans leur position de psychanalyste, n'est pas sans bousculer. Être comme précipité, partout, dans une misanthropie anthropologique obligée qu'on n'a ni souhaitée ni anticipée. Être à la fois au plus près de nos semblables (alors que pour le psychanalyste il n'y a ni autre ni semblable), et dans une radicale indifférence engagée dans l'acte psychanalytique vis-à-vis de nos psychanalysant (mais pas seulement) et, paradoxalement, être toujours au plus près de l'humanité de l'homme semble une situation oxymoral impossible. Et pourtant réelle. C'est sans doute pourquoi cette situation, dans la réalité sociale de notre époque, il y a quelque chose d'insaisissable qui nous (les psychanalystes structuraux) nous rend au mieux transparents au pire « indésirables ». Mais cet effet insaisissable il se trouve que je le provoque aussi pour ceux qui me sont proches, très proches ou même intime... Le fait que « par ailleurs », je suis inscrit de manière banale, très banale, dans la vie ordinaire, et semble-t-il de manière harmonieuse. Et ce n'est pas du semblant : j'ai une épouse, une famille, des enfants, des petits enfants, des amis affectionnés, des relations de travail, tout ce qu'il y a de « normal », cela ne suffit pas à effacer l'impression d'étrangeté sur cet « hors norme » parfois évoqué. Ce qui e paraît métaphoriquement parlant (juste), mais n'explique rien. Et je ne peux démentir. Pourtant je suis on ne peut plus dans la norme. Entendez : inscrit de plain-pied dans la réalité sociale. Et très actif. Cette dénégation ou cette méconnaissance de cette banalité du vivre qui est la mienne n'est sans doute pas fortuite. Comme si cette position subjective inversée ne pouvait relever que de l'exceptionnalité et de ce fait dispenser ceux à qui cela arrive de l'intégrer dans le vivre de leur vie. Écarter d'eux le sombre destin d'inscrire la dimension permanente subjective dans l'équanimité d'un vivre. Comme si vivre dans l'intensité d'une tension constante n'était pas une option possible pour eux et que donc elle tenait, parce qu'impossible, de l'exceptionnalité. Vivre intensément sans sacrifier aux modalités de l'objectalité moïque (du « désir »,

du « manque » et de la « satisfaction »), cela paraît hors d'atteinte, une illusion... une utopie fallacieuse... À la limite de l'inhumanité. De fait il s'agit de préserver consciemment et artificiellement (mais aussi procéduralement) les relations moiïques objectales qui faisaient les beaux jours de la névrose. Au prétexte que c'est cela la vie et quelles seraient idéales une fois la névrose liquidée... Erreur fatale.

Cette incrédulité concernant la réalité du vivre qui confère à la **méconnaissance** je m'en suis aperçu très récemment et avec une acuité nouvelle. Comme s'il fallait apporter la preuve que cela était impossible et que même moi je ne pouvais la tenir radicalement. Il fallait trouver une « faille » qui justifie l'incrédulité ou l'impossibilité qui autoriserait qu'on s'en exempte. Par exemple, il arrive que l'on me prête des sentiments amoureux et des relations sexuelles qui en découleraient. Manière d'interpréter « psychologiquement » des faits Ex-sistentiels véritablement observés (ou pas). Il arrive même que l'on développe des certitudes érotomaniaques à mon endroit. Bien sûr, de « sentiments » et de « liaison amoureuse » j'en suis tout à fait incapable « psychiquement ». Mais pas seulement psychiquement et depuis fort longtemps. Ce que je ne puis démentir, ce serait tout à fait inconséquent. Car il y a un véritable enjeu théorique qui n'est pas sans rapport avec la problématique de la psychanalyse en extension au regard de la psychanalyse en intention. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il ne peut exister pour moi des liens intersubjectifs intenses et exclusifs, mais d'une tout autre nature. C'est indéniable. Ces interprétations « psychologiques » ne sont pas anodines. Elles ont une fonction. Elles ont pour objectif, en première intention, de maintenir l'incrédulité qu'il soit possible de tenir cette position subjective existentielle sans la moindre concession aux relations objectales. Pour certains, à un premier niveau positif, il se pourrait qu'il s'agisse, pour ceux qui les profèrent, d'une « désidérialisation du hors-norme ». Ce qui est souhaitable. Seul un maître est perçu et idéalisé comme « hors norme ». Ensuite, un deuxième niveau, négatif, il s'agirait de justifier, là encore, qu'il est légitime de considérer cette position subjective radicale et généralisée comme utopique et donc de s'en dispenser. Pour d'autres il ne s'agirait pas à proprement parler de « désidérialisation », mais bien de « destitution/destruction ». En termes archéo freudiens, on assisterait là « au meurtre du père » dans le but avoué de capter son « héritage » à des fins d'appropriation personnelles. Ce qui est illusoire dans la mesure où il n'y a pas d'héritage. La psychanalyse structurale n'est pas un objet que l'on peut s'approprier. Ce n'est pas non plus une cause qui demanderait qu'elle soit défendue par un (des) successeur(s). Si c'est un modèle scientifique de connaissance de la réalité psychique, c'est tout à fait non inutile. Ce modèle, j'ai fait en sorte qu'il soit accessible à tous. En « open

source » pourrait-on dire. Tout ce que j'ai produit d'écrit est sur mon site. D'autres éléments, en particulier ayant trait essentiellement à l'anthropologie d'entreprise, sont stockés dans l'ordinateur de Marie Laure à Hygie. Si cela s'avérait utile, il suffirait d'en faire un classement et de le mettre aussi en open source. Les recherches que j'ai conduites à l'IRU et à la Datar, ou ce qu'il en reste, sont aussi à Hygie et peuvent être consultées. Mais je doute que cela intéresse quiconque. Donc contrairement à une secte : ni postérité ni successeur. D'ailleurs, je ne parle jamais de « MA » psychanalyse structurale - ce n'est pas fortuit - quoique j'en sois le modélisateur. La psychanalyse est un champ de savoirs (mythologiques) inventé par Freud et Lacan, qui attendaient (ou pas) d'être transformés en champ de connaissance (scientifiques).

De fait, ce n'est pas fortuit si ces tentatives de désidéologisation (réussies) ou de « destitution » se focalisent sur la question des relations amoureuses et sexuelles. D'une certaine manière cela rejoint les préoccupations de Gérard Guillerault qui régulièrement m'interpelle sur ce qu'elles deviennent dans la théorie et la cure psychanalytique structurale. Arguant du fait que justement dans la cure les souffrances qu'elles occasionnent peuvent tenir une grande place. Ce qui n'est pas faux. Pourtant, il existe des cures véritables où cette question des relations sexuelles ou amoureuses n'est jamais évoquée. Bien évidemment, dans la cure structurale on ne peut les aborder à partir des mythologies freudo lacaniennes de l'œdipe, de la castration et du manque, du désir et de la pulsion. Il faut resituer le cadre de la métapsychologie comme étant redevable d'une approche du fonctionnement pré objectal (sous l'égide du Moi idéal) ou objectal (sous l'égide de la trilogie moiïque). C'est-à-dire, toute uniment sous le régime économique dynamique d'abord de captation/élimination (de l'a-chose sur le mode pervers) puis d'appropriation /dépendance, soumission (sur le mode de la maîtrise). Dans nos sociétés contemporaines, les relations amoureuses et sexuelles, peut-être grâce à Freud qui leur donne leur lettre de noblesse « scientifique », sont les archétypes des relations d'objet qui structurent dans la réalité sociale les relations ordinaires de la vie. Aussi bien dans la survie que dans la névrose. Elles se déploient dans le collectif sous l'égide du désir (en fait des envies), du manque et de la satisfaction. De là à les fétichiser, il n'y a qu'un pas vite franchi. Comme si elles étaient le seul mode d'être entre humains et le seul mode d'appartenance à la réalité sociale. Il semble que cette conception perdure étrangement même et surtout chez des personnes dont en fin de cure l'appareil psychique s'avère se structurer dans la dynamique inversée Moi/Sujet. Où le Moi sert de support à l'actualisation de la position subjective exclusive dans le collectif (sans recours à toute relation objectale). Cela ne va pas sans quelques souffrances souvent aiguës et persistantes. On pourrait

s'étonner que ces personnes m'attribuent justement de sacrifier à la pire relation objectale (amoureuse) qui soit. Elles ne peuvent ignorer que je suis, comme elles, condamné à ne pouvoir plus nouer aucune relation objectale. Et, au premier chef, celle-là. Seule la présence subjective, partout, et tout le temps, m'est possible. Elles le savent, mais en font tout aussitôt la dénégation. Par voie de conséquence, elles occultent qu'il y a des rapports inter humains autres que la relation d'objet. Et ce faisant, elles n'y ont pas accès explicitement - parfois, en contrebande - j'ai donné, au préalable, une explication à cette contradiction. Il s'agirait de désidéalisations/destitution de ma personne. C'est sans doute pour partie pertinent. Mais, à mon sens, insuffisant. S'y joue pour elles un autre phénomène lié, justement, à la fin de la cure... qui peut durer.

Il est acquis qu'à la fin de la cure l'appareil psychique est restructuré autour du pôle de la dynamique Sujet/Moi ou Moi/Sujet. Il s'agit concrètement d'un remaniement complet de la structuration de la mémoire épisodico sémantique. Remaniement de cette mémoire qui a pour effet d'effacer par la déconstruction les mythologies historico causales au profit du seul maintien « d'événements » qui jalonnent les étapes de structuration de l'appareil psychique. C'est à ce titre que l'on peut dire qu'il n'y a plus de passé. Plus de mythologies faussement explicatives. Mais les conduites et les comportements adaptatifs qui ont été programmés par la névrose et stockés dans la mémoire procédurale demeurent en l'état. La déconstruction sémiologico-sémantique n'a pas entraîné, automatiquement et concomitamment, la liquidation de ces conditionnements logés dans la mémoire procédurale. Ils persistent et sont toujours efficaces. C'est cette persistance qui entraîne de véritables souffrances au moment de la guérison dans certaines fins de cure. On aurait pu penser intuitivement que, chez les personnes qui en fin de cure se trouvent dotées d'une structuration psychique Moi/Sujet, la déprogrammation des conduites et des comportements inscrits dans la mémoire procédurale serait automatique et très aisée. En effet, parce qu'ils leur sont, en principe, inutiles ils se délitéraient d'eux-mêmes. D'autant que, dès lors, leur être au monde est essentiellement subjectif, que l'on s'avère psychanalyste, artiste ou mystique. Il n'en est rien. L'expérience montre que la liquidation des conduites et des comportements « pseudo adaptatifs » névrotiques logés dans la mémoire procédurale est beaucoup plus aisée et naturelle chez les personnes qui, en fin de cure, se retrouvent avec une configuration psychique Sujet/Moi. Configuration qui détermine un être au monde essentiellement objectal. De fait, la programmation « névrotique » de la mémoire procédurale s'effectue à partir d'un appareil psychique en proie à des dysfonctionnements pré moiïques et moiïques. Ces pseudos conduites

adaptatives (névrotiques) programmées dans la mémoire procédurale sont donc objectales ou pré objectales. La facilité relative, pour les personnes qui héritent d'une organisation psychique terminale Sujet/Moi à la fin de leur cure, tient au fait qu'il ne s'agit alors pas d'éradiquer radicalement ces conduites et ces comportements procéduraux. Il suffit de les remanier pour qu'ils puissent contribuer à l'adaptation nouvelle que la guérison permet. Il n'en est absolument pas de même pour ceux qui sont « condamnés » à être au monde à partir d'une configuration psychique Moi/Sujet. D'une certaine manière, cette configuration exclut, dans l'être au monde post guérison, toute relation objectale. **Il s'ensuit que le contenu de la mémoire procédurale ne doit pas, dans cette occurrence, être seulement remanié, mais déprogrammé totalement et intégralement.** Pour se faire, les mystiques parlent, et pratiquent, l'ascèse. À ce moment les modalités d'être au monde subjectives ne sont pas totalement avérées et assimilées. Ces personnes se trouvent alors dans l'obligation de déprogrammation sans que pour autant la présence subjective trouve ses modalités intégrales d'être au monde. Le mouvement naturel est de se raccrocher, toutes souffrances bues, aux modalités procédurales encore persistantes. **On contribue consciemment alors à faire perdurer les conduites et comportements procéduraux, malgré les souffrances, au prétexte « qu'un tien vaut mieux que deux tu l'auras ».** Puisqu'on ignore totalement quel sera l'être dans le monde commun exclusivement sous l'égide du subjectif. On mise sur un clivage possible : position de lien social ici (dans la cure que l'on mène), position relation moïque ailleurs (dans le monde). On peut aussi tenter de faire perdurer les comportements et conduites procédurales en les aménageant à la sauce subjective. On tente d'entraîner alors ses proches dans cette chimère. Particulièrement en tentant de faire aller ensemble relation objectale amoureuse et relation subjective passionnelle. Bien sûr, leurs proches qui sont dans une survie précaire ne peuvent pas suivre. Leur configuration psychique s'y refuse. Que croyez-vous qu'il arrivât ? Un lot de souffrance parfois insupportable... On peut aussi tenter de juguler ces conduites et ces comportements procéduraux en développant des formations réactionnelles plus ou moins efficaces. Mais toutes ces tentatives plus ou moins conscientes signent un attachement certain à ces modalités procédurales de survivance pré moïques ou moïques. Dans cette perspective la position subjective partout, tout le temps et avec tout le monde est impossible. Et les comportements et les conduites procédurales implacables resurgissent de manière ravageant, quelle que soit la modalité de compromis que l'on a adoptée. Ils resurgissent à un instant et à un endroit qu'on ne soupçonnait pas. Il est notable qu'entre ces trois formations défensives toutes les variantes structurales soient possibles et substitutives les unes aux autres.

Pour y revenir si je sacrifiais à l'une ou l'autre de ces modalités je serais alors dans « faites ce que je dis pour être, ne faites pas ce que je suis ». Pensez-vous vraiment que cela est possible ? Si on voulait prendre une métaphore biblique on dirait que Canaan est accessible (la position subjective intégrale) que si on ne négocie pas (objectalement) avec Pharaon et si on ne sacrifie pas, sur le trajet vers la terre promise, dans des bacchanales effrénées dédiées à l'adoration du veau d'or. Ou encore si on se réfère à l'épisode de Sodome et Gomorrhe : sur le trajet sans retour hors ces lupanars on ne doit pas se retourner, mu par une nostalgie idéalisée des turpitudes névrotiques passées, au risque, sinon, d'être transformé en statue de sel. C'est le destin de la femme de Loth. C'est dire que l'enjeu est vital et pas seulement douloureux.

Décrire phénoménologiquement ce qui surgit en fin d'analyse chez ceux qui ont une polarité Moi/Sujet, quand ils tentent pathétiquement de faire aller ensemble - et faire cohabiter - deux manières d'être au monde : les relations objectales et le lien social ; à parts égales et alternativement, n'explique rien. On a vu que cela n'était pas possible. Ce qui est trompeur c'est que quand l'inversion topique s'est avérée et qu'elle est totalement assimilée c'est-à-dire que l'être au monde est radicalement et exclusivement subjectif (de lien social) tout se passe comme si ces personnes avaient un mode d'adaptation au monde caricaturalement moïque. Alors, comme tout un chacun, on s'inscrit dans le vivre de manière harmonieuse. Cet apparent paradoxe s'explique par le fait qu'une fois cette position subjective assimilée, un détachement s'opère qui a pour résultat, tout naturellement, la liquidation des (la déprogrammation) des comportements procéduraux qui organisaient la survie ou la névrose. En effet ce détachement n'est pas le résultat d'une volonté moïque ou surmoïque idéalisante. Il ne s'agit ni d'une attitude philosophique stoïque, hédoniste, épicurienne ou cynique. Il ne s'agit ni de « sagesse » ni de « morale » ni d'éthique. Freud et Lacan ont été, logiquement, à l'instar des religions, les adeptes d'un stoïcisme volontaire admirable comme seule issue possible de la cure de psychanalyse prétendue interminable. En cela ils font l'aveu que la cure psychanalytique, dans la plupart des cas, aboutit à une survie adaptative tolérable. D'une certaine manière, ils adoptent la position des religions, en particulier de la religion catholique, vis-à-vis de la vie terrestre. C'est une attitude « passive ». La survie dans la vie terrestre (cette vallée de larmes) ; la vie réelle et éternelle dans l'au-delà. On peut aussi avoir une attitude « active » devant cet état de fait de la misère humaine. Des doctrines psychologiques s'y emploient : le développement personnel par exemple qui enjoint qu'on ne se laisse pas abattre par le pessimisme et qu'on

doit, surmoïquement et idéalement, par la volonté se dépasser. Loyola, quoiqu'il ait été mystique, prône aussi une méthode active pour supporter les vicissitudes du monde : « les exercices spirituels ». D'ailleurs si on voulait proposer une représentation de ce que pourrait être la position du psychanalyste structural dans le monde, on pourrait prendre exemple sur ces mystiques qu'ils soient dans le siècle à l'instar de Thérèse d'Ávila, François d'Assise ou Loyola, ou s'astreignent à la clôture de la vie monastique. La foi chez les calvinistes, après Calvin lui-même et si on s'en réfère à *L'Institution chrétienne*, la passion de la foi, est actualisée très différemment que dans toute autre religion, en particulier catholique. Dans son actualisation elle est d'emblée « apostolique ». C'est-à-dire inscrite dans le collectif, non pas « messianique » (sauf chez les évangéliques charismatiques issus du pentecôtisme), comme étant un être au monde ordinaire peu préoccupé du salut (qui advient par grâce inconnaissable), mais préoccupé du semblable. Assez proche au fond du christianisme communautaire des origines tel que Paul l'a pensé pour les « gentils » où l'église est non pas un lieu, mais la communauté de croyants. Ces mystiques indiquaient une manière d'être au monde subjective radicale tout en inscrivant leur présence dans la culture collective de leur temps. Seule l'anachorète échappe à la nécessité d'inscrire sa présence subjective au monde dans le cadre du vivre. Le mystique est au monde naturellement. Il y inscrit sa passion sans prosélytisme et sans nécessité (objectale). Pour ce faire, il actualise cette passion en l'inscrivant dans l'ordre symbolique qui règle les obligations et les interdits structurant le collectif dans lequel il opère. Comme détaché de la nécessité d'y croire, ce qui peut prêter à confusion. En effet, quoiqu'il semble soumis à cet ordre symbolique régissant le collectif et bien qu'il s'y conforme, celui-ci lui est totalement étranger. Étranger dans le sens où l'ordre symbolique a pour fonction de réguler au premier chef les interactions et les relations de la sphère moïque (interdits, obligations, tolérance) qui constituent et permettent le fonctionnement (des relations d'objet) d'un collectif. Les enjeux de la sphère moïque ne le concernent pas. Ce sont les affaires des hommes dit-on. Seules les affaires du « royaume » le concernent véritablement. Autrement dit les affaires de la foi. Mais pour porter les affaires de la foi dans le collectif il faut souscrire à l'ordre symbolique commun. Cependant, souscrire à l'ordre symbolique de son collectif d'appartenance ne l'oblige pas pour autant, au prétexte qu'après tout il participe au vivre ou au survivre avec d'autres, à sacrifier aux modalités relationnelles ordinaires. Avec personne. Le vivre, pour lui, consiste à pouvoir intégrer dans ce vivre commun et parmi les autres, la dimension universelle de l'Ex-sistence subjective. On peut penser que les mystiques accèdent à cette position d'emblée. Sans doute à tort, puisqu'un mystique comme Augustin, par exemple, arrive à cette position Ex-

sistentielle dans le commun après un long trajet spirituel et sans doute au prix de souffrances indicibles qu'il relate dans ses confessions. Pourtant cela arrive tout de même quand ils sont victimes d'une épiphanie qui leur révèle non pas Dieu, mais, dans les termes de la psychanalyse structurale, leur position subjective singulière. Métapsychologiquement la structure inversée de la dynamique Moi/Sujet. C'est le cas pour Paul de Tarse, Pascal et d'autres encore...

Pour le psychanalyste structural en fin de psychanalyse nulle épiphanie qui le positionnerait, le précipiterait, dans cette position singulière d'être au monde. En partie à cause de la persistance de conduites et de comportements programmés dans sa mémoire procédurale. Mais pas seulement. Il se trouve essentiellement démunie comme débarrassé, « dépossédé » pour mieux dire, de la tyrannie relationnelle objectale, mais tout à fait démunie pour inscrire cette singularité dans le vivre auquel, de tout temps, il a pourtant aspiré « inconsciemment ». C'est-à-dire réellement. C'est même pour ça qu'il s'est adressé en psychanalyse. Il ne s'imaginait pas cette issue. Tout simplement parce qu'elle est « inimaginable » imaginativement. Hors de la représentation imaginaire. Il vit cette advenue comme un exil et parfois comme une insupportable solitude, comme un scandale. **Nouvelle solitude parce qu'elle ne ressemble en rien à celle qu'on éprouve dans les psychonévroses dissolutives.** Il ne manque rien et pourtant il y a un ressenti d'une solitude inconnue. C'est ce qui explique pourquoi il y a une certaine nostalgie, et parfois un irrésistible tropisme, à non seulement ne pas s'opposer aux conduites et comportements procéduraux pour les déprogrammer, mais tout au contraire en protéger certains dans l'espoir d'échapper à cette nouvelle solitude créée par le vide laissé par la déconstruction des mythologies antécédentes. Mythologies psychiques antécédentes qui ont, dans le temps, procédé à la programmation de la mémoire procédurale. On est guéri psychiquement, mais on fait comme si on ne l'était pas. Ce qui entraîne une incompréhensible peur de vivre. Certains mystiques éprouvent la même chose quand ils subissent la révélation de leur destin. Le prophète Jérémie en particulier qui s'insurge que dieu l'ait choisi comme son prophète.

L'autre solution et de s'enfermer dans une sorte d'isolement anachorétique. Ce qui condamne à n'accepter que la psychanalyse en intention ; s'interdire donc la psychanalyse en extension ; se réfugier dans le confort de son cabinet et faire montre et professer d'un mépris pour les agissements du Moi dans le collectif. Ce qui revient à considérer la psychanalyse comme exclusivement destinée à une élite hors du commun. Ce qui est contraire à l'esprit de la psychanalyse structurale. Vous me direz

qu'un psychanalyste n'est pas obligé d'en connaître sur ce qu'il en est du mysticisme qui lui donnerait une clé pour son être au monde spécifique. Ni, dans un autre registre sur ce que la pensée des troubadours élabore sur ce qu'il en est de la passion dans la réalité sociale. Je vous l'accorde. Même, je doute que cela leur soit d'un quelconque réconfort. Même ceux ou celles qui ont la fibre mystique derrière l'impératif de se dévouer à la psychanalyse ne savent pas quoi faire de leur être au monde dans la réalité sociale. Je dirais que c'est même pire pour eux, car ils sont d'autant plus démunis qu'ils n'ont pas Dieu pour vectoriser cet être au monde. Pourtant les choses sont plutôt assez simples non seulement à concevoir, mais aussi à acter. Il faut considérer qu'il y aurait structurellement trois positions inter subjectives dans le rapport à l'autre dans le collectif. Autre qui n'est justement pas un autre, si vous avez entendu l'aphorisme : « au psychanalyste ni autre ni semblable ». Trois positions que l'on peut ordonner du moins intime au plus intime :

- **L'indifférence engagée « océanique » à l'égard de tous.** Elle est universelle. Mais pour advenir, elle nécessite que soit assimilée **la misanthropie anthropologique structurale** qui consiste à prendre acte que la majorité des humains sont, dans la réalité sociale, en position de survie. Ce qui entraîne un mode de fonctionnement où le conflit est permanent et où ni l'organisation symbolique culturelle ni les dispositions légales ne suffisent jamais à réguler « harmonieusement » les débordements, tous plus horribles les uns que les autres. Horreur que par ailleurs on supporte, tolère et entérine.
- **L'attachement intersubjectif qui est dédié aux proches** en particulier ceux qui, d'une manière ou d'une autre, partagent le vivre ensemble. Par exemple la famille ou ce qu'on pourrait appeler la famille élargie (ou les alliés) ce qu'on repère parfois comme le clan des amis. Mais aussi ceux avec qui, dans la réalité sociale, on s'engage dans la mise en œuvre de quelque chose en commun. Dans cette perspective cette modalité d'Ex-sistence qui signe l'être au monde du psychanalyste vectorise et subvertit les relations d'appartenance de ces collectifs restreints particuliers. Dans le meilleur des cas, il les préserve des effets imaginaires de groupe.
- Enfin **la passion réservée à l'intime** qui, elle, se distingue absolument, dans la plus grande équanimité qui soit, des relations amoureuses et sexuelles objectales. Absolument pas tumultueuse ou exaltée comme il est d'usage de la référer. Ce n'est pas pour autant qu'elle soit aphanasique ou platonique. Cela

peut arriver, en particulier chez les mystiques. C'est ce que les poèmes de Jean De La Croix expriment. Sans doute sont-ils adressés à dieu autant qu'à Thérèse encore que cette hypothèse ne soit pas assurée. Le corps peut être en jeu. Le tenant du « Fin Amor » nous le laisse entendre. Mais « déssexualisé », ce qui semble une contradiction dans les termes. Mais ne l'est pas si on considère que l'amour comme la relation sexuelle sont objectal c'est-à-dire forcément sous l'égide de l'appropriation soumission. Et réciproquement. La passion s'acte hors relation objectale c'est l'archétype de l'intersubjectivité. Rare !

Ces trois modalités de rapport aux autres et au monde dans la réalité sociale sont toujours déclenchées par le même phénomène psychique de « rencontre » (subjective) qui s'oppose donc à l'établissement d'une relation (moïque). Elles ne résultent d'aucune intentionnalité moïque ni d'aucun projet. Elles s'avèrent dans l'instant. Elles adviennent. Mais elles n'adviennent que s'il y a réciprocité. Elles peuvent se produire, miraculeusement, même si l'instance subjective de l'une des deux personnes souffre d'une défaillance ou d'une absence. C'est ce qui se passe dans le meilleur des cas dans les séances préliminaires qui sont un préalable à toute entrée dans la cure. Chaque rencontre, quoiqu'elles soient toutes mues par le même fonctionnement psychique (la mise entre parenthèses du moïque) est chaque fois singulière.

Bien sûr, quand on dit cela on ne dit rien de ce qui les motive « économiquement ». C'est un constat phénoménal descriptif sans doute pertinent, mais insuffisant. En quelque sorte édulcoré. Cela ne dit pas la différence de nature qu'il y aurait entre la relation, appropriation / soumission objectale et le lien qui s'inaugure de la reconnaissance émanant de la disjonction essentiellement radicale (dans son sens étymologique) qui fait l'humanité de l'homme. Reconnaissance immédiate que cette singularité d'être au monde est ce qu'il y a de spécifique et d'universel chez l'homme. Cette reconnaissance entraîne d'abord un « éprouvé » dont la tonalité est « sensible », perçue. Éprouvé qui ne provoque aucun sentiment ni d'amour, ni d'amitié, ni de sympathie, ni d'empathie. Toute chose qui serait la manière de transformer une rencontre en « relation ». Faute de mieux on dit, assez banalement, qu'on est « touché ». À ceci près que, dans le mysticisme, quand on est touché on ne peut l'être que par la **grâce immatérielle**. Ce qui, tout de même, dit quelque chose de ce qui est éprouvé dans une rencontre subjective. C'est une **grâce matérielle**. À savoir qu'on ne peut rien en dire, si ce n'est en appeler fallacieusement à la transcendance. C'est un pur événement. Quand elle intervient dans une séance

préliminaire. Il n'y a rien à en dire - ce serait commenté c'est-à-dire en faire la dénégation- seulement suspendre la séance. Ce qui en prend Acte. C'est dire qu'une rencontre subjective ne suscite aucune émotion identifiable dans les catégories habituellement évoquées. Pourtant cela met le corps dans un état d'éveil très particulier. Faute de mieux on le réfère à la « joie ». Mais une joie qui n'aurait rien à voir avec le plaisir ou la satisfaction. Une joie spinozienne ou pascalienne. Une joie sans objet et sans cause. Mais les manifestations physiologiques sont parfois les mêmes que dans les joies objectales ordinaires. Bien sûr, une rencontre subjective peut être éphémère ; n'avoir pas de suite ; ne laisser aucune trace. Mais il en est qui s'inscrit dans la durée (et pas seulement dans la cure). L'effet perdure alors sans commencement ni fin. Il y a lien social « acquis » entre deux personnes. Lien social acquis qui peut prendre différentes configurations de rapport entre ces deux personnes. Intemporel et hors toute excitation qu'on considère, depuis Freud, toujours comme « libidinales ». C'est ce à quoi sont confrontées les personnes qui sortent de leur cure avec cette structuration topico-dynamique de leur appareil psychique. Après l'euphorie, c'est un choc dont on met du temps à se remettre. Elles sont comme privées de ce qu'elles éprouvaient dans la survie ou la névrose et qui faisait antérieurement leur être au monde. Toutes faites d'excitations et de souffrances amères vécues dans de multiples relations objectales « sexualisées » toujours jouées dans les affres du dysfonctionnement. Il y a des raisons d'être pour le moins décontenancé et de trouver cet être au monde actuel aussi atone qu'étrange. Voir anormal ! Comme si la capacité moïque d'appartenance ne s'était pas activée, ou bien activée sans pour autant entrer en dynamique avec la capacité d'Ex-sistence subjective. Il y a discontinuité entre ces deux modalités (moïque - subjective) qui pourraient si elles entraient en dynamique originer un être au monde enfin apaisé. Les mystiques, dans le siècle, en font la démonstration exemplaire. Ceux, précédemment cités, non seulement se sont insérés dans le monde, mais on eux-mêmes créent des ordres, ou équivalent (la République de Genève pour Calvin. Mal lui en a pris, Stéphan Zweig ne lui a pas envoyé dire !) Pour faire entendre de quoi leur vocation était faite et ce qu'elle pouvait apporter au monde. Les mystiques clôturés, eux, inscrivent leur passion (la foi) dans un ordre symbolique (arbitraire) déjà constitué par d'autres (les précédents). Mais d'une certaine manière, car c'est dans un isolat qu'ils émargent à la réalité sociale. Ils appartiennent à un collectif fermé. Si les mystiques y parviennent pourquoi les psychanalystes structuraux n'y arriveraient-ils pas ? C'est tout l'enjeu de la conceptualisation de ce qu'il en est de la psychanalyse en intention et en extension. Formule qui entérine la validité de cette

conceptualisation lacanienne. Cette dichotomie implique qu'il y aurait deux modalités d'Acter. Ce dont je doute.

Dans l'état actuel de cette conceptualisation on pourrait dire que les psychanalystes structuraux sont, dans leur appartenance au collectif quand ils œuvrent de leur lieu, théorique, sont en position d'éternel marrane. Marrane puisqu'il laisse entendre à ceux avec lesquels ils interagissent qu'ils sont comme eux. De fait, il n'en est rien. Si on voulait tenter de caractériser l'être au monde comme particulier, on pourrait dire qu'il y a 3 modes psychiques d'actualiser sa présence aux autres du plus collectif au plus intime :

- L'attention singulière intransitive
- L'affection partagée adressée
- La tendresse intime dédiée

Toutes trois se déploient sous l'égide de la fonction subjective. Elles sont donc non susceptibles d'altération. Elles « sont » et ne se jouent pas dans le temps chronologique, mais dans la durée. Mais elles peuvent s'effacer. Elles ne dépendent donc pas de la différence sexuée. Elles sont déssexualisées (on dirait aujourd'hui qu'elles ne sont pas « genrées »). Manière de dire qu'il s'agit de rapport humain subjectif (puisque le sujet est antérieur à la sexualité « imaginaire-biologique »). Anobjectal radicalement, hors du temps, hors de l'espace, hors du genre... ce sont ces 3 modalités qui permettent l'effectuation de la passion, de l'attachement, de l'indifférence engagée. On pourrait pour faire structuraliste les placer dans un tableau à double entrée :

Social	→		Intime
	Indifférence engagée	Attachement	Passion
Attention	x	x	x
Affection		x	x
Tendresse			x

Bien sûr ce tableau synaptique, s'il est structural, n'en reste pas moins schématique. À partir de ces six variables, toutes les compositions sont possibles...

Voilà pourquoi votre fille est muette et que les psychanalystes structuraux traverseront la vie incognito et comme si de rien n'était... la relation objectale leur étant à jamais refusée...

REPRISE ET TRANSITION DE L'ÉPIGÉNÈSE ONTO-PHYLOGENETIQUE DE LA PENSÉE SAUVAGE

Je ne reprendrai pas là où j'avais laissé le développement de l'approche métapsychologique de la musique. Dans la version du dernier séminaire que je vous ai fait parvenir, j'ai rédigé tout un développement sur les effets de la pensée sauvage tant dans l'invention de la psychanalyse par Freud, Mélanie Klein et Lacan que dans la clinique et la conduite de la cure. J'ai tenté de lever ainsi un malentendu au sein même de ceux qui suivent mon séminaire et qui actent parfois la psychanalyse structurale tant en intention qu'en extension. Et quelques autres aussi. Malentendu qui concerne essentiellement ce qu'il en est réellement du mythe et de sa fonction tant dans la fomentation de la cohésion sociale que dans la clinique et la conduite de la cure psychanalytique.

Il se peut qu'antérieurement je n'eusse pas été assez clair sur la fonction de la pensée sauvage dans la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique en tant qu'elle génère notre réalité psychique. Il me semble pourtant que j'avais été explicite tant dans mon premier opus que dans le second sur l'importance de la pensée sauvage et le registre symbolique sémiologique qui suit l'instauration du « Penser » comme première intentionnalité Ex-sistentielle subjective psychique (inconsciente) réelle. Elle est sémiotique. Ce ne devait être évident que pour moi. D'ailleurs, à la relecture de ce premier opus j'ai trouvé des ambiguïtés tout à fait confusantes entre registres sémiotiques subjectifs et registre sémiologique prémoïque. Peut-être qu'à l'époque de sa rédaction je « n'osais » pas affirmer la primauté et la prévalence de la phonématique sémiotique réelles en tant qu'elle précède l'instauration du registre symbolique sémiologique et celui terminal imaginaire sémantique. Pour ce qui concerne la subjectivation, je me contentais d'affirmer que si, épigénétiquement, elle n'advenait pas alors la structuration de l'appareil psychique en était altérée. Ce qui est juste, mais sans doute insuffisant.

Dans cette nouvelle rédaction (réinvention) du dernier séminaire, je me suis autorisée à tenter d'en dire un peu plus et un peu plus explicitement. Je pense qu'il faut encore y revenir. Et pour deux raisons. D'abord, ce que j'ai écrit n'a pas fait l'objet d'une énonciation. Ce qui n'est pas exactement l'intention de ce séminaire. Un séminaire c'est d'abord une énonciation. Ensuite parce que je sais qu'encore maintenant l'exercice de lecture chez ceux qui participent est sous le joug d'une manie, plus ou moins consciente, de « savoir » et « d'apprendre ». La « lecture lacunaire » qui accompagne le penser tel que la psychanalyse structurale le promotionne, n'est sans doute pas totalement assimilée. Et pourtant, elle est la condition sine qua none pour qu'il y ait transmission. Alors je vais y aller d'une variante énonciative de ce que j'ai écrit antérieurement.

Le fil rouge de ce séminaire se déploie autour de la problématique de l'épigénèse, des instances et des registres dont procède la structuration de l'appareil psychique à partir de l'auto-organisation génético-épigénétique de l'organe neuro cérébral. Structuration phylo-ontogénétique qui détermine l'être au monde d'homo sapiens moderne, c'est-à-dire, nous. Et des modalités d'adaptation diversifiées que les différents modes de structuration de l'appareil psychique nous offrent. Tant dans la phase de structuration du fœtus à l'adulte en passant par le nourrisson, le bébé, l'enfant et l'adolescent. C'est aussi la théorie de l'avènement de la conscience de la conscience (moïque) à partir de l'intentionnalité « inconsciente » Ex-sistentielle subjective qui précède la préconscience pré moïque. Et comment chaque phase se caractérise par une aptitude - une intentionnalité - à penser (c'est-à-dire à traiter les informations perceptives) différente de la suivante. Mais qui s'avère, à la phase finale de l'organisation psychique, non seulement chacune nécessaire, mais complémentaire. Il y a complexification sans élimination. À la phase finale de la structuration de l'appareil psychique, la pensée sauvage concrète s'intrique à la pensée réflexive productive qui permet, en dernière analyse, l'avènement de la science moderne. Mais avant l'invention de la science moderne, la pensée réflexive que le logos permet avait pour objectif de sémantiser sous forme mythologique les « savoirs » adaptatifs préconscients de la pensée sauvage. Cette approche évite que dans la psychanalyse avec les enfants on ait une perception adulte centrée de ce qu'ils éprouvent et vivent et dans la psychanalyse avec les adultes de situer à tout moment quelles instances sont à l'œuvre dans ce qu'ils éprouvent et nous disent de ce qu'ils éprouvent. Dans les deux cas, cela nous exonère de l'imaginaire des significations que l'on pourrait être tenté de plaquer sur ce qui est verbalisé en séance.

Ce que je viens de dire est tout à fait évident en ce qui concerne l'approche psychanalytique des nourrissons. Leur mode d'être au monde, d'interaction avec l'environnement (je prends bien soin de ne pas parler de relations ni au monde ni aux autres) est, disons d'une intentionnalité biologique. Leur structuration neuro cérébrale ne leur donne accès à aucune intention psychique. L'intentionnalité vitale est donc, jusqu'à l'épreuve de subjectivation, strictement biologique. Mais dans cette intentionnalité biologique il y a programmé une détermination à l'intention psychique à venir. Tout se passe comme s'il était biologiquement « programmé » à accéder à une modalité d'intentionnalité psychique. Et toutes ces interactions avec les adultes tutélaires, spécifiquement la mère, semblent vectoriser vers l'accès à cette intentionnalité psychique. Intention essentiellement sensitivo-corporelle. Ce serait une erreur de leur attribuer une conscience de l'environnement et de l'autre ni même une pré conscience. À cette phase de développement le seul registre neuro cérébral organisé est sémiotique pré-subjectif. S'organisent neuro cérébralement d'abord les interactions sensorielles et se structure le trésor phonématique qui s'avérera « **système isolé** » antérieurement au moment de la subjectivation vocalique. S'organisent donc à ce moment les systèmes sensoriels perceptifs et le système sémiotique phonématique de manière hétérogène (corps morcelé dit-on). Au sens propre du terme, il n'y a ni le « Penser » ni les « pensées ». Et confusion entre le dedans et le dehors. C'est dans la perspective de dysfonctionnements de cette structuration (qui se lisent dans les interactions mère-enfant) que les analystes sont appelés à intervenir. Si vous avez entendu ce que je viens de dire, ces interactions réputées archaïques sont chez le nourrisson vectorisées par une intention biologique téléonomique à accéder à l'intentionnalité psychique. C'est à partir des dévoiements de cette intention biologique, relevée par les dysfonctionnements mère-enfant, que le psychanalyste est appelé à Acter. Directement du côté du nourrisson, indirectement du côté de la mère. Puisqu'aussi bien les interactions cruciales se jouent d'abord avec la mère... qui parfois est dans l'incapacité naturelle d'y jouer sa partie. Alors qu'elles sont vitales. C'est du côté de la mère que l'on peut « mythologiser » pour lui faire entendre et lui transmettre ce qui justement se joue pour son nourrisson.

Les modalités de l'Acte changent quand le psychanalyste accueille le nourrisson aux alentours de 9 mois. L'enjeu, au moment de l'épreuve de subjectivation, où le registre sémiotique s'avère comme « **système fermé** » en même temps qu'émerge l'éprouvé d'Ex-sistence subjective et que s'opère un double clivage endogène et exogène. Il y a sorti de la confusion d'avec l'environnement et aussi mis à l'écart, sans liquidation à ce moment, des fonctions génétiquement programmées de destructivité et de

morcellement. On pourrait dire qu'à cet instant s'ébauche ce que d'autres ont repéré sous le concept d'image du corps. Concept problématique puisque cette unification de l'organisme ne se fait pas de manière scopique, mais, avant tout, phonématique, c'est-à-dire sonore. Comme vous le savez pour qu'il y ait corps il faut qu'il y ait imaginaire. Ce qui n'est pas le cas à cette phase. En fait l'image de corps telle qu'on la considère dans la psychanalyse actuelle confond deux moments de sa constitution qui n'interviennent pas en même temps dans la structuration de l'appareil psychique. Le premier temps au moment de l'émergence sémiotique subjective, le deuxième temps au moment du passage du registre symbolique prémoïque sémiologique au registre imaginaire moïque sémantique. Et là encore l'effet de sa structuration n'est pas scopique. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que cette phase de subjectivation débouche sur un fonctionnement psychique conscient ou même préconscient. Le registre subjectif se constitue comme éprouvé d'Ex-sistence « inconsciente ». Je dirais fermé sur lui-même. Il ne débouche sur aucune perception d'une identité propre. **D'un soi-même.** L'éprouvé d'existence est péremptoire, mais sans aucune possibilité de se le représenter ou de se le faire connaître. Cet éprouvé est un « penser » pur, sans objet. Autre manière de dire que le sujet n'est pas identifiable.

Il m'arrive parfois de le rapprocher du concept de « MA ». Concept ésotérique de la philosophie japonaise que mon ami peintre ADO (dont quelques lithographies sont présentes dans la salle d'attente de la MSP) tentait de m'en faire percevoir la subtilité. C'est assez difficile pour un esprit imprégné de culture occidentale. Voire même impossible. Il m'avait aussi fait lire le « Bushido » (c'est le code d'honneur des samourais) qui m'est tout aussi hermétique. Mais aujourd'hui je pourrais sans doute le rapprocher légitimement avec la conception psychanalytique de l'être au monde subjective (d'un côté l'être parménidienne, de l'autre le sujet japonais). En effet, le MA renvoie au « vide » à la « séparation » et à « l'intervalle ». Mais aussi ce vide est ce qui relie deux entités entre elles. Cette liaison / déliaison s'accomplit à la fois dans **la durée** et **dans l'espace**. Peut-être avec son objet petit « a » Lacan a tenté quelque chose d'approchant. Pas du côté subjectif, mais du côté moïque. **Et pas du côté du vide intégral qui relie (comme dans la passion), mais du manque.** La vacuité intégrale du MA exprime quelque chose de la présence subjective qui ne se soutient - ni ne se comble - d'aucun manque. Peut-être y avait-il aussi quelque chose de cet ordre chez Lacan du côté de la déhiscence et du sujet barré. Allez savoir !

Si on sent tient à la radicalité de cette position théorique, on doit en conclure d'un point de vue clinique, qu'il n'y a à cet instant chez l'enfant aucune capacité de « relation » si on restreint ce terme aux relations moïques objectales. Ce qui n'exclut

donc pas le lien social qui s'opère, lui, dans la rencontre subjective avec le psychanalyste. Cette phase de subjectivation est une épreuve qu'il est difficile d'affronter pour tout humain. On le constate quand elle advient dans la « détresse » à un certain moment dans les cures d'adultes. Soit cette épreuve est refusée, soit la détresse du vivre ne débouche pas sur l'angoisse qui permet l'accès à l'organisation sémiotique, puis à celle sémiologique ultérieure des prés signifiants symboles et l'émergence du Moi Idéal freudien.

On pourrait dire, pour définir autrement l'inconscient, qu'à ce moment il y a éprouvé réel (ultime) d'Ex-sistence sans possibilité de ressenti. Ce qui définit ce qu'il en est du « penser » comme prise en compte brut de cet éprouvé d'Ex-Sistence sans possibilité de ressenti. Là encore, comme avec le nourrisson, il n'y a aucune possibilité de communiquer dans la langue quoi qu'il faut utiliser la langue, à certains moments, pour mythologiser. Non pas que l'on espère être compris, mais seulement entendus. C'est-à-dire qu'à travers cette mythologisation on transmet, dans la voix, de manière prématurée ce qu'il en est de l'ordre sémiologique ultérieur. Effet d'imprégnation peut-être. Mais il ne faut pas croire que la signification de ce que les mythologies contiennent soit entendue. Seule la structure symbolique infra signification opère par la vertu de la voix. Cette absence de capacité à ressentir fait que toutes les perceptions éprouvées sont vécues directement sans possibilité de traitement et de secondarisation. C'est pourquoi les nourrissons sont en permanence submergés par les émotions d'abord, sans pouvoir encore les traiter psychiquement. Il n'y a encore que des réactions d'alerte pseudo psychologiques pourrait-on dire.

Il n'y a pas encore de véritables « ressentis » alors que se structure l'ordre symbolique des présignifiants symboles (sémiologiques). Mais l'apparition du pré-moi totalitaire, Moi idéal freudien, fait que se met en place un mécanisme de défense (traitement des éprouvés) unique issu de la position péremptoire de l'instance subjective qui se joue sous la forme de l'appropriation et l'élimination (invidiantes toutes les deux) de « a-choses » qui ne sont pas encore des « objets ». Pour qu'il y ait objet, il faut que le registre imaginaire se constitue. Comme à chaque étape de la structuration de l'appareil psychique, il y a possibilité de blocage ou de fixation. Blocage chez les enfants, fixation chez l'adulte quand il est en proie à une affection psychique. À partir de ce fonctionnement adaptatif binaire s'élabore un savoir symbolique taxinomique qui mémorise les « choses » à éliminer ou à s'approprier. Mémoire à long terme procédurale qui ne mobilise pas encore la mémoire épisodico-sémantique pour la bonne raison que le registre sémantique neuro cérébral ne s'est pas constitué

(module syntaxique de Chomsky). Cette organisation binaire, qui signe l'advenue de la capacité de la pensée sauvage et qui donc peut se complexifier, anticipe et présuppose l'avènement de la capacité à mythologiser ultérieure. Elle en est ainsi la structure « symbolique » quand elle est fomentée par la pensée sauvage hors toute possibilité de mythologisation. Ce savoir « symbolique » est « préconscient » en cela qu'il opère les comportements adaptatifs directement (à la manière de l'instinct qu'il remplace) sans possibilité de retour sur lui-même (réflexif). Quasi automatiquement. On parle alors ou d'impulsivité ou de compulsivité. L'organisation psychique à cette phase se comporte comme un système fermé qui reçoit des informations perceptives (sur le mode bon/mauvais de Mélanie Klein) de l'extérieur et répond en retour par des comportements d'élimination ou d'appropriation. On est passé du point de vue adaptatif vis-à-vis de l'environnement de « réaction » à « réponse ». Il n'y a donc, à cette phase de développement psychique, aucune possibilité de « compréhension réflexive » sur ce qui s'effectue dans le rapport au monde environnant. Seulement les effets, « prémices » de la pensée sauvage qui trouvera son actualisation préconsciente au moment où advient la langue grâce à la mise en place de la capacité syntaxique neuronale permettant ultérieurement le retour sur les effets de modalités de cette structuration.

Dans les cures, autant chez les enfants que chez l'adulte, le mode d'intervention doit être synchrone avec la structuration « fermée » de l'appareil psychique. Et anticiper le retour réflexif à venir. Où l'on retrouve la théorie de l'interprétation lacanienne à partir de l'énonciation d'un « signifiant », le faire apparaître dans la langue alors qu'il n'est que « préconscient », et de l'acte comme « signifiant » muet (La séance courte, l'interruption péremptoire...etc.). Il s'agit d'intervenir sur le mode de la pensée sauvage symbolique dans son strict aspect « sémiologique ». Il serait malvenu, à cet instant, de tourner sémantiquement une belle phrase avec l'objectif de se faire comprendre « intellectuellement ». Là encore, dans cette phase, il n'y a pas véritablement de ressenti. Mais les émotions sont déjà liminairement traitées sur le mode classificatoire binaire « bon/mauvais ». Faire entendre qu'une structure symbolique préside bien aux réponses adaptatives que le psychanalysant donne, malgré lui, aux sollicitations de l'environnement. Parler la pensée sauvage dans ses fondements « symboliques » suffit bien à se faire entendre. Mythologiser en « récit » n'est d'une certaine efficacité que dans la phase ultérieure. Phase ultérieure qui verra apparaître, grâce à l'implémentation du module syntaxique, le registre sémantique qui préside au clivage du Moi Idéal en Idéal du Moi (qui traite du bon) et du Surmoi (qui traite du mauvais). À ce moment s'instaure la pensée réflexive productive et la

mémoire épisodico-sémantique qui permet de traiter psychiquement en ressentis les éprouvés qui jusqu'alors restaient orphelins et comme « incompréhensibles ». Naissance de l'imaginaire et de la conscience de la conscience ce qui ne veut pas dire pour autant que la pensée sauvage disparaisse (comme le croyait Lévi-Strauss) et que l'approche adaptative du monde et des autres se fait uniquement, à partir de cet accès (au moyen) à la pensée productive. C'est une illusion téléologique entretenue depuis le XVIIe siècle en Occident. Avec l'idée que l'évolution procède par « progrès » qui irait de l'amibe à Homo sapiens moderne, des interactions biologiques à l'adaptation réflexive consciente. Et de l'instinct à la réflexion consciente. Ce qui est une croyance téléologique. Les lois de l'évolution sont stochastiques et ne poursuivent qu'un objectif, qui semble caractériser tout organisme biologique, de le maintenir vivant quoique mortel. Un organisme naît et vit pour rester vivant et s'adapter pour rien. C'est un objectif téléonomique. Manière de rappeler encore une fois que l'appareil psychique fonctionne de trois manières toujours à l'œuvre :

- Le penser, réel, inconscient
- La pensée sauvage, symbolique, préconsciente
- La pensée réflexive, imaginaire, consciente

Ces trois modes d'intellection, dès qu'elles se sont inscrites neurocérébralement, existent toujours dans l'appareil psychique, mais s'inscrivent successivement dans l'enfance au gré de l'auto-organisation épigénétique.

DE LA NÉCESSITÉ ET DE L'EFFICACITÉ DE LA PENSÉE SAUVAGE SOUS LA PENSÉE RÉFLEXIVE PRODUCTIVE

Tout ça je ne cesse de le rabâcher sur tous les tons et dans toutes les variantes possibles. Ce que j'ai essayé de préciser aussi c'est comment cette dualité « créatrice » de la pensée sauvage et de la pensée productive se mettait toutes deux en dynamique dans une cure psychanalytique quelle que soit son obédience. J'ai tenté de faire entendre que la cure « caricaturale » freudienne faisait du psychanalyste un para ethnographe (ou un petit Œdipe découvreurs d'énigmes) des mythologies individuelles de son psychanalysant. Et que la cure lacanienne se présentait, tout aussi caricaturalement, comme un démenti de la véracité des mythologies que le psychanalysant tentait de lui servir. Une déconstruction brutale. On pourrait dire qu'il

s'agirait, tout en destituant ces mythologies sans les considérer, de rendre à la pensée sauvage sa place prééminente et puissante dans l'abord et le traitement et, en fin de compte, la compréhension des problématiques psychiques qui nous assaillent, d'admettre qu'elles sont d'abord et universellement traitées par la pensée sauvage « bricolante » qui fonctionne par opposition et contigüité.

Si on voulait être abusivement simpliste, on pourrait même dire que la cure freudienne dans sa dynamique s'avère homologue ou mode d'élaboration que Freud utilise pour frayer ce qu'il présente. On lit en creux que ce qui travaille l'inquiétude de Freud et de deux ordres : d'abord est-ce que mon œuvre n'est qu'une mythologie ? Puis est-ce que la mythologie est compatible avec la science ? Einstein ne l'affirmera pas explicitement, mais il lui fait une réponse digne de l'oracle de Delphes. Il lui dit que dès qu'une théorie scientifique ou dès qu'une vérité scientifique quitte le laboratoire de recherche elle se mythologise. Ce qui est un constat exact. Ainsi, la théorie du Big Bang qui est théoriquement affreusement complexe est entrée dans le domaine public sous cette forme mythologisée. On peut même dire que d'une certaine manière elle devient une variante « scientifique » de la « genèse » que la Bible raconte. D'une certaine manière il veut lui faire croire que la théorie que Freud a élaborée est sans doute scientifique (mais il ne l'affirme pas), mais, parce qu'il la rend publique, elle ne peut apparaître que comme une mythologie. C'est le lot commun de toute théorie scientifique. Mais ce qu'Einstein ne dit pas c'est pourquoi le destin d'une théorie scientifique, quand elle entre dans le domaine public, est qu'il ne peut y avoir accès que sous la forme d'un mythe. Il laisse entendre, et sans doute en est-il convaincu, que cette mythologisation n'est qu'un mal nécessaire pour qu'une théorie se diffuse et fasse effet de sens dans le collectif. Encore que je ne sache pas ce qu'Einstein pensait du phénomène de mythologisation. Il en fait le constat. Et il laisse supposer qu'il est universel. Ce qui est là aussi objectivement exact. Ce qu'il manque, et Freud avec lui, c'est que mythologiser n'est pas seulement une manière de diffuser une théorie véritablement scientifique. Mais à l'époque du dialogue entre Einstein et Freud, on ne pouvait en préjuger. Il faut attendre la publication de *Tristes tropiques* et de *La pensée sauvage* pour commencer à entrevoir qu'il y a de la pensée complexe très adaptative qui n'obéit pas au fonctionnement de la pensée productive qui, elle, trouve son apogée dans la pensée scientifique. Et que chez Homo sapiens moderne ces deux types de pensées sont présents depuis qu'Homo sapiens est tombé dans la modernité en raison de mutations génétiques aléatoires (de Foxp2) qui se sont avérées être un avantage concurrentiel déterminant... Cela lui a ainsi permis d'accéder à la conscience de la conscience par la magie de la réflexivité (moïque) que

le registre imaginaire, tributaire de la langue, lui permet. Cet avènement de la pensée réflexive productive ne disqualifie ni ne remplace la nécessité de la pensée sauvage comme premier traitement des éprouvés « psychiques » que les informations perceptives lui proposent. Fonction psychique dont la seule raison d'être est de permettre l'adaptation par le traitement des données perceptives. Certes, à ce stade, il n'y a pas de « ressenti » psychique proprement dit. Mais chez Denisova, Néandertal et Sapiens archaïque, ce traitement psychique d'informations « éprouvées » suffisait déjà à vectoriser une adaptation au monde et à générer une appartenance à un collectif. Mais cela n'a pas empêché Homo erectus, ni les homos archaïques qui en sont issus, d'avoir des « comportements » réactionnels adaptés intentionnellement préconscients lesquels ont remplacé les réactions d'effectuation instinctives (programmer génétiquement, mais susceptible de modifications acquises) dont le genre homo était définitivement privé. Déprogrammation génétique irréversible auxquelles se sont substituées les **capacités** psychiques de traitement des informations. Seules les aptitudes neuro cérébrales acquises ont subsisté. Disons qu'une fonction nouvelle neuro cérébrale a fait aléatoirement son apparition et a été sélectionnée biologiquement parce qu'elle était favorable à la pérennité de l'espèce. On ne peut en aucun cas parler de progrès. Une mutation biologique est une mutation génétique qui ne vise aucune fin autre que celle de faire survivre dans le temps et l'espace l'organisme vivant dans lequel elle se produit. Dans l'évolution il n'y a pas de processus linéaire orienté de l'archaïque (inférieur) vers un moderne (supérieur). Un organisme quand il s'adapte à son environnement (sa niche écologique dit-on) et que son espèce perdure, est « parfait ». Ce qui ne veut pas dire pour autant que les processus inhérents au biologiques cessent. Il continue sans discontinuité et propose à tout moment des variantes qui leur permettent de l'adaptation en permanence. Sans cette variabilité l'espèce s'éteint.

Si une fois encore je radote et reprends ce que j'ai déjà redit à de multiples occasions, c'est que ce n'est pas sans rapport avec l'esprit de la psychanalyse structurale et en particulier avec son modèle métapsychologique. Donc de la conduite de la cure. Cet esprit de la psychanalyse structurale. Si vous m'avez un peu lu vous savez que je réfute la pertinence de référer la psychanalyse structurale à une « éthique » sauf à l'entendre du côté de Spinoza et non pas comme un quasi équivalent d'une morale qui serait autre que purement surmoïque, mais tout de même un peu stoïcienne (Freud et Lacan sont sans doute sur ce versant). L'éthique serait alors un être au monde particulier (Spinoza le réfère à la joie) qui consiste à vivre sa vie dans le collectif sans interférence des effets imaginaires dont se noue les relations aux autres et aux événements du

monde. Ce n'est pas de l'ordre d'un « faire », d'une discipline volontaire, comme Loyola le préconise (et aussi Pascal), Mais bien d'un être au monde « immanent » et comme naturel. Être au monde où il n'y aurait que des « faits » dont il convient de les traiter comme tels c'est-à-dire au seul moyen de la faculté de « connaissance » que l'appareil psychique permet s'il est vectorisé par l'instance subjective. Manière de « persévérer dans son être » sous l'égide du « conatus », disait Spinoza, qui est « effort ». Effort, mais non contrainte. C'est de là que se fonde l'indifférence engagée du psychanalyste et sa position dans le monde où il n'y aurait pour lui ni autre ni semblable, que des humains véritables ou simplement potentiels. Je pense que pour la plupart d'entre vous ce que je bavasse là peut vous sembler de l'hébreu. Mais de fait il s'agit d'une réalité que tout psychanalyste qui se réclame de la psychanalyse structurale, et s'il tient véritablement cette position, ne peut pas ne pas assumer. Même si cette position il la tient comme en méconnaissance (c'est-à-dire empêchement). Méconnaissance qui le protège de la radicalité que cette position oblige. D'aucuns, qui en prennent conscience, sont, eux, comme horrifiés. Je les renvoie alors, comme je l'ai évoqué précédemment, au prophète Jérémie qui dans ses affres en jette quelque chose à la face de dieu. Encore faut-il savoir ce que le prophète Jérémie ressent d'être obligé par dieu à tenir position prophétique. Une extrême solitude dirait-on trivialement. Ce n'est pas de solitude dont il est véritablement question, mais de la prise de conscience de ce qu'est l'humanité de l'homme comme radical autonomie où hors la certitude subjective, il n'y a aucun recours. Comme je le disais, Jérémy lui avait Dieu comme recours. Même si ledit recours était sourd à ses jérémiades... Le psychanalyste structural n'a même pas Dieu. Certains, en pis-aller, rendent Lebaillly responsable, le vouent parfois aux gémonies et s'énervent sans soulagement ni résultat.

Mais cette éthique spinozienne revue à la sauce de la psychanalyse structurale, et qui en décrit la nature psychique, n'est pas l'éthique dont parlent, dans leur anathème feutré, les dirigeants d'Espèce. C'est pourquoi on peut leur rétorquer que nous n'avons aucune leçon d'éthique à recevoir d'eux. Dont le Ne ressort que d'une piètre morale.

L'esprit de la psychanalyse structurale découle, et préside tout à la fois, cette considération très particulière que Darwin, du côté de la pensée scientifique, inaugure. Car le darwinisme biologique, dans cet esprit, relève d'un matérialisme, mais n'est pas un athéisme simple ni un agnosticisme scientifique de bon aloi. En d'autres termes Darwin, quand il s'agit des organismes vivants, du vivant, de la matière vivante, introduit irrémédiablement l'espèce humaine comme un des aléas

de l'évolution ni pire ni meilleure qu'un autre. En particulier dans *la descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Un organisme vivant comme un autre. Ce qui est tout à son honneur. Et qu'à ce titre il est possible d'en connaître, d'en prendre connaissance, comme de tout organisme vivant. Et que l'humain, dans son humanité spécifique, est biologique. Ou, pour le dire plus radicalement encore : il n'y a d'humanité que comme variante singulière du biologique! Et la réalité psychique, la fonction psychique, l'appareil psychique quel que soit le terme que l'on emploie, est biologique. Ce que j'affirmais déjà dans la dernière de couverture en citant Chomsky quand j'annonçais que le concept limite d'avec le biologique était la fonction neurocérébrale linguistique (le langage) Chomsky considérait que les langues devaient être prises comme des objets biologiques au même titre que les systèmes visuels ou digestifs. J'aurais peut-être dû préciser que les phénomènes psychiques étaient eux aussi des objets biologiques qui méritaient d'être appréhendés comme tels. Ce que je fais quotidiennement dans mon acte et que j'incite aux médecins et aux psychanalystes de faire. C'est ce que d'abord la linguistique structurale puis l'ethnologie structurale entérinent implicitement. Pour ce qui est de l'ethnologie structurale Lévi Straussienne elle en prend acte par opposition forcée à la philosophie et surtout au concept de « Sujet ». Freud sans doute aspirait à ce darwinisme intégral qui est le mien, mais ses présupposés pulsionnels, qui ne sont pas des concepts modélisables mais des mythes générés par le préconscient. Ils fondent inéluctablement des élaborations parodiques. Quand je dis parodiques cela indique non pas que ces élaborations soient fausses ou erronées, mais qu'elles constituent un savoir qui, comme tout savoir, prédit la réalité que l'on tente de cerner. Il permet une approche de la réalité d'un phénomène sans en conceptualiser véritablement un modèle de connaissance (encore la caverne platonicienne). Lacan n'avait sans doute pas tort quand il disait à qui voulait l'entendre qu'il y avait tout dans l'œuvre de Freud pour qui savait ou pouvait le lire. Ce à quoi il s'employa. Tout au moins au début de ce qu'il considérait comme son « enseignement ». Ce qui était déjà mal parti de se positionner en « enseignant ». On s'y est cru à l'École de Freud sous la férule du Maître Lacan. Si l'idée était juste, la méthode qu'il employa pour opérer cette lecture n'avait aucun principe épistémologique fiable qui le lui aurait permis d'y accéder. Il oscilla entre un pseudo discours néoplatonicien et une approche scientifique, d'abord médicale puis linguistique ensuite pseudos mathématiques. Avec de fulgurantes trouvailles, des inventions jusqu'alors inouïes. Mais il ajouta à la riche mythologie freudienne sa non moins riche mythologie pour opter finalement pour le discours philosophique. Pour ce qui nous concerne, il aurait fallu lire (au sens que je donne à ce terme) Freud et aussi Lacan. Je m'y suis essayé

en optant pour une épistémologie structurale, que je pensais au plus près de l'esprit de la découverte darwiniste, pour passer et faire le lien entre le présumé évolutionniste inventé par Darwin quand il s'agit du biologique, du vivant en tant que tel, à cette fonction biologique neuro cérébrale que la psychanalyse repère comme s'organisant comme un « appareil psychique » dont la seule finalité n'est autre que de permettre à chaque individu de s'adapter à ses congénères et à son environnement social (culturel) et physique. C'est pourquoi je me suis autorisée à sous-titrer mon second opus d'un modeste « *Petit essai de formalisation d'une métapsychologie freudienne raisonnée* ». Manière de faire entendre d'abord qu'il n'y avait au fond dans ce travail aucune disputation ou dépréciation de l'œuvre de Freud, mais une tentative de transposition de la pseudo métapsychologie freudienne mythologique en métapsychologie raisonnée. Entendez structurale.

Ce qui n'est pas sans conséquence pour ce que cela implique dans la conduite de la cure. Quand j'ai réécrit le séminaire précédent, ce qui n'était qu'allusif dans ce qui en a été de son énonciation à vous adresser, j'ai tenté de préciser en montrant que la cure structurale ne renonçait ni à la praxis freudienne ni à la praxis lacanienne, mais qu'elle inscrivait ces deux praxis dans des temps différents de la cure structurale. Et que par ailleurs la cure structurale, parce qu'elle est issue de la métapsychologie structurale, complète ces deux praxis déjà complémentaires, d'une dimension qui était absente dans l'une comme dans l'autre. Néanmoins il me semble qu'il n'y a effectivement Acte psychanalytique dans la cure que si, et seulement si, cette dimension jusqu'alors explicitement absente (mais sans doute pas implicitement pour ceux qui sont véritablement psychanalystes et non pas psychothérapeutes déguisés en psychanalystes) n'était pas intégrée systématiquement dans la pratique psychanalytique. D'autant qu'elle concerne la fin de la cure. Ce qui explique que les cures freudo lacanienne sont sans fin. Freud pensait que la cure se présentait d'une certaine manière comme une « expérience » qu'il voulait, sans l'affirmer, scientifique. Là encore, son intuition n'est pas infondée. La cure psychanalytique est véritablement une expérience. Une expérience humaine, pour ne pas dire humanisante. Il m'est arrivé de dire qu'elle était la dernière aventure au coin de la rue. Je persiste à le penser. Mais affirmer cela ne va guère plus loin qu'une envolée lyrique, voire romantique. Un peu stupide en fait. En tout cas naïve. Il faut sans doute en dire un peu plus. S'y risquer donc. Si expérimentation il y a, elle est évolutionniste et consiste à revivre et à faire revivre sur le divan ce qu'il en est de l'émergence de la subjectivité et, après elle, de différentes autres instances nécessaires à la structuration et au fonctionnement de l'appareil psychique. Si on peut soutenir cela, c'est parce que la

psychanalyse structurale fait l'hypothèse, ou pose le postulat, en tout cas pour ce qui concerne la fonction psychique et sa structuration comme un appareil qu'elle réédite, ou est une variante, de l'évolution du programme génétique qui a procédé à son avènement et son évolution chez les hominidés pour aboutir à l'espèce Homo puis à Homo sapiens moderne. Elle relance en quelque sorte l'épigénèse de l'auto-organisation. Ce postulat implique que ce qui caractérise en fin d'analyse l'humanité de l'homme c'est l'émergence subjective et que cette expérience subjective et concomitante avec l'émergence de la fonction langagière linguistique chez certains hominidés. C'est une expérience épigénétique qui fait se réactiver, dans le cadre de la cure et grâce à l'aptitude linguistique en acte, la restructuration de l'appareil psychique qui voit apparaître dans l'espace neurocérébral la fonction subjective et le pensée inconscient, la fonction symbolique et la pensée sauvage, la fonction imaginaire et la pensée productive. Mais l'opérateur est avant tout la pensée sauvage reprise dans la pensée réflexive dans la cure. C'est pourquoi dans le deuxième temps de la cure on opère une disqualification de la pensée « intellectuelle » productive. Ce que Lacan aurait pressenti.

Bon ... on va en rester là pour aujourd'hui ...

Merci de votre attention

Marc Lebailly